
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 20/2 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.2.58325

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sich Meissner auf eine riesige Sekundärliteratur (Bibliographie S. 313–359) – und doch ließen sich mühelos Ergänzungen für zahlreiche Phänomene anführen, insofern der Autor Standardwerke der Geschichtswissenschaft, kaum jedoch die dahinter liegende Diskussion auswertet (etwa im Fall der Französischen Revolution die Problematik des Verständnisses und der Praxis von Demokratie der städtischen und ländlichen Volksbewegung in Abgrenzung von repräsentativ-demokratischen Vorstellungen oder, um ein anderes Beispiel herauszugreifen, die Tradition von Marx und Engels über Lenin zum Demokratieverständnis der ost- und südosteuropäischen Länder nach 1917/1945). Im Falle von Zitaten bleibt die Repräsentativität des Beleges sowohl für den jeweils konstatierten Wortgebrauch als auch für das zu beschreibende Konzept offen. Die systematisierende Darstellung des Vorkommens von »Demokratie« in politischen Reden, Programmen, Zeitungsartikeln und -titeln, Protokollen und Akten, als Schlagwort, in Liedern, Privatkorrespondenzen und Flugschriften (jeweils tabellarisch zusammengefaßt) vor dem Hintergrund politischer (Wahlrecht; politische Organisation), sozioökonomischer (Industrialisierung) Parameter sowie solchen der politischen Kultur (Pressewesen; Bezeichnung von Staatsformen und politischen Gruppierungen) und der Allgmeinkultur (Alphabetisierungsrate; Schulwesen) untersucht nur selten konkret die soziale Reichweite des Wortgebrauchs. Aussagen über einzelne politische Denker oder Traditionen sind aber wohl im Rahmen eines solchen Unternehmens gerechterweise nicht am Niveau der spezielleren Literatur zu messen, sondern ordnen sich einem synthetischen und vergleichenden Vorhaben zu. Hier kommt der Verfasser am Ende seiner Darstellung zu einer Erklärung für die Ausbreitung sogenannter Kultismen (zu denen er »Demokratie« rechnet) aus der Tatsache, daß Wortwissen in der Gesellschaft zunehmend als qualifizierend für sozialen Aufstieg anerkannt wurde, während »in Gesellschaften ohne Fluktuationsdynamik ... der subjektive Zwang zum Erlernen neuer Wortschatzbereiche [stagniert], und ... keine überlokale Popularisierung von Kultismen [erfolgt]« (S. 310).

Die Vagheit des wortgeschichtlichen Befundes bringt der Autor am Ende der Studie selbst zum Ausdruck: »Auf die Ausgangsfrage der Untersuchung *Wer kannte wann und wo den Kultismus Demokratie?* hat sich eine differenzierte Antwort ergeben: Im Extremfall betrug der zeitliche Unterschied des Eintretens des Wortes in den Sprachschatz des Volkes innerhalb des betrachteten Raumes mehr als hundert Jahre. Es bestehen gute Gründe anzunehmen, daß ein New Yorker Schuster *democracy* schon gegen 1785 kannte, während ein galizischer Bauer oder ein portugiesischer Fischer im Jahre 1895 *democracia* (oder eine Dialektvariante) weder jemals gehört oder gelesen ... hatte. Entsprechend läßt sich mit gebotener Vorsicht extrapolieren: Gegen 1900 gehörten auch Kultismen weitgehend zum Wortschatz der Städte und der Bevölkerung der industrialisierten Gesellschaften Europas und Nordamerikas« (ebd.).

Immerhin, eine Schneise ist in die Datenmasse, die einer jeden Bearbeitung dieses Themas zugrundeliegen muß, geschlagen. Der Beantwortung jener durchaus sehr aktuellen Frage nach den Gründen für die seit mehreren Jahrhunderten immer wieder ausgreifende Attraktivität von »Demokratie« für die Beschreibung von Hoffnungen auf Massenpartizipation und Regulation von komplexen Gesellschaften sind damit Voraussetzungen geschaffen.

Matthias MIDDELL, Leipzig

Ann RIGNEY, *The rhetoric of historical representation. Three narrative histories of the French Revolution*, Cambridge (Cambridge University Press) 1990, X–189 p.

L'auteur a comparé trois ouvrages consacrés à la Révolution française, l'»Histoire des Girondins« de Lamartine, publiée en 1847, l'»Histoire de la Révolution française« de Michelet (1847–1853) et l'»Histoire de la Révolution française« de Louis Blanc (1847–1862). Elle justifie ce choix en rappelant que les trois livres ont paru à des dates rapprochées et qu'ils appartiennent à une période où la Révolution française constituait encore un enjeu politique,

un engagement personnel. Michelet et Louis Blanc ont d'ailleurs payé par l'exil leurs prises de position républicaines. Mais le propos principal d'Ann Rigney est de montrer comment chacun des trois écrivains recompose à sa manière les événements révolutionnaires, en se livrant à une véritable rhétorique du récit.

Se fondant notamment sur les travaux de Roland Barthes, Umberto Eco et Hayden White, elle souligne d'abord que dans les années 1850, la »science historique« était encore à ses débuts et que la frontière entre réalité et fiction, entre utilisation des sources d'archives et reconstitutions fantaisistes n'était pas clairement établie. Mais le problème qu'elle soulève concerne en fait toute œuvre d'historien, la plus circonspecte soit-elle. Comment donner vie en effet à des événements collectifs, comment fonder un ordre discursif quand l'histoire se précipite et que chaque chose se passe de manière simultanée dans des lieux différents? Il est en réalité nécessaire de procéder à un travail de montage a posteriori et aussi de distinguer les acteurs principaux des personnages secondaires et de ceux qui seront laissés dans l'ombre des anonymes. Autant de choix qui engagent la subjectivité de l'historien ou plutôt ce qu'il décide de transmettre de l'héritage révolutionnaire à ses lecteurs. Comme dit Roland Barthes, »le discours historique ne suit pas le réel, il ne fait que le signifier«.

A partir de certains épisodes clés de la Révolution, par exemple le 10 août 1792, l'auteur déconstruit avec une grande précision les stratégies narratives auxquelles recourent les trois historiens. Ainsi Lamartine met-il l'accent sur l'attente angoissée de ceux qui se trouvent au Palais des Tuileries, sur le jaunissement précoce des feuilles, symbole implicite de la chute de la royauté. Le contraste avec le compte rendu par Michelet de cette même journée est saisissant. Chez Michelet, l'important est de signaler l'insurrection populaire qui se prépare puis de décrire dans un élan de lyrisme la forêt de baïonnettes rayonnant dans le soleil levant et s'étendant du Pavillon de Flore au quai du Louvre. Quant à Louis Blanc, il insiste sur une image anecdotique lourde de sens: pendant qu'à Paris, la révolte gronde, le roi, »esclave comme presque tous ceux de sa race, du pouvoir des appétits physiques«, mange une pêche!

Ann Rigney évoque ensuite la manière dont sont traités les acteurs principaux de la Révolution. Mais on trouve là des considérations déjà connues et une analyse sans doute moins originale. Etudiant en particulier le portrait que font les trois écrivains de Robespierre et de Danton, elle met en lumière les sympathies girondines de Lamartine et de Michelet (différentes d'ailleurs chez l'un et l'autre, plus radicales certainement chez Michelet) et les sympathies robespierristes de Louis Blanc. L'intéressant est qu'elles s'expriment parfois là où on ne les attendrait pas, dans la description de l'habillement de Robespierre par exemple, sobre pour Louis Blanc, austère et sec pour Michelet, ... propre pour Lamartine.

Au total, cet ouvrage est une étude honnête et méthodique des techniques du récit historique chez Michelet, Lamartine et Louis Blanc. Certaines de ses conclusions sont vraiment éclairantes, surtout en ce qui concerne les effets littéraires et le niveau symbolique, moins en ce qui concerne la leçon politique.

Lise ANDRIES, Paris

Lynn HUNT, *The Family Romance of the French Revolution*, London (Routledge) 1992, XVI-213 S., 31 Abb.

Unter dem »Familienroman der Neurotiker« versteht S. Freud kindliche Phantasien, die im Verlauf des Loslösungsprozesses des Jugendlichen von den Eltern deren Ungenügsamkeiten durch eine erfundene Genealogie kompensieren: anstelle der realen Eltern imaginiert der »Familienroman«¹ Kaiser, Könige oder andere bessere. Lynn Hunt weitet diesen von

1 Vgl. S. FREUD, *Gesammelte Werke*, Band 7, Frankfurt a. M. 1966, S. 227-231. Siehe auch Eli MANDEL, *The Family romance*, Winnipeg/Manitoba, 1986.